

XYZ. La revue de la nouvelle

La Nouvelle américaine... chez nous

Maurice Poteet



Volume 1, numéro 1, printemps 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2686ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poteet, M. (1985). La Nouvelle américaine... chez nous. *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(1), 54–58.

Maurice Poteet

La Nouvelle américaine... chez nous

A B C

Avant d'aborder mon sujet — deux nouvellistes américains qui situent certaines de leurs nouvelles chez nous — je me permets un préambule concernant le genre en question. Très brièvement, mon dictionnaire littéraire¹ me rappelle que cette forme narrative, courte en prose, (short story), a une tradition... longue, surtout aux États-Unis :

- quoiqu'il parle des «tales» (contes), Edgar Poe en formule des principes critiques et techniques (en 1842) selon sa théorie de la création d'un «effet» unique, ce qui exige, entre autres choses, un temps de lecture assez limité;
- le genre se développe au cours du XIX^e siècle en fonction de la demande des «little magazines» (périodiques du type régional, artisanal) américains;
- la nouvelle s'appuie surtout dans l'ouest sur des conventions (d'origines «Yankee» sans doute) du «tall tale» (histoire exagérée);
- sa fortune dépend largement de la rapide industrialisation de la

1. Cf., par exemple, Ray B. West, Jr., *The Short Story in America*, Chicago, Gateway Editions, 1952; ou Joseph T. Shipley, (ed.), *Dictionary of World Literature*, Paterson, N.J., Littlefield, Adams, 1962.

République dont l'une des conséquences est le renversement progressif des valeurs travail/loisir.

- Faut-il ajouter que l'immensité du continent détermine, avec certains des codes du «réalisme», ce qu'on associe au genre — son aspect «couleur locale» (sa dimension inévitable de «régionaliste»).

XYZ développera, sans doute, dans les numéros à venir, tous ces éléments et bien d'autres (disons les «histoires» courtes de l'antiquité, l'importance de la tradition des «novellen» germaniques, etc.); pour ma part, je reviens à ma «région», à Montréal et à l'histoire contemporaine et à deux auteurs «américains» chez nous.

E S

If you wrote a new and unknown language, they wouldn't know what to do with you—you would fail...

L'auteure? Elle s'appelle Elizabeth Spencer, née au Mississippi et résidente montréalaise depuis une vingtaine d'années. Elle enseigne à l'Université Concordia, section «Creative writing». Son importance dans le domaine de la nouvelle actuelle est claire: elle était récipiendaire du prix de l'American Academy and Institute of Arts and Letters (1983) pour *The Stories of Elizabeth Spencer*,² un recueil de trente et une nouvelles écrites à partir des années 1940.

La citation plus haut se trouve dans la nouvelle «I, Maureen»: il s'agit d'un portrait intérieur d'une femme (Maureen) de Notre-Dame-de-Grâce qui se trouve mariée un jour (comme ça!) à un héritier de la fortune d'une riche famille (Westmount-Baie D'Urfe), Denis Partham. Sa vie de «princesse» se déroule comme dans un rêve (assez plat) jusqu'au jour où Maureen est témoin d'un accident de bateau: elle *croit* que son mari est mort, électrocuté. Chose étrange, Maureen court — mais en reculant. La vision du «cadavre» de Denis la repousse, explique le psychiatre, vers les profondeurs inhabituelles... de l'âme vers «soi-même». La vie *lui* avait parlé («...to me alone the world had spoken...») pour la première fois. Aux yeux des Partham, Maureen donne tous les signes de la folie: elle lâche tout

2. Harmondsworth, Middlesex, England, Penguin Books Ltd., 1983.

pour se réfugier, se perdre, dans les «mystères» de l'est de la ville (Montréal), où elle rencontre Michel, jeune entrepreneur franco-phonique qui, lui, n'hésite pas à *exploiter* des accidents (un feu). Menteur, fourbe, mais créateur, Michel plaît à Maureen, qui résiste à toute pression familiale de reprendre sa vie de Partham. Elle préfère, carrément, vivre selon sa pente naturelle — de «spirit», de «sorcière», de «princesse» dans sa tour (idéalisant Michel). L'histoire se termine avec une image assez ironique de l'héroïne, image créée par Michel avec les moyens de bord: sur un dessin d'une femme en robe longue, près d'une porte, Michel surimpose une photographie des mains (sales) de Maureen (filtre rouge), sa diseuse de bonne aventure préférée. Cette «création» (assez «cheap» selon Maureen) devient un «poster» très populaire, offert par des boutiques du style «Import Bazaar»... à Montréal, à New York, un peu partout. Il s'agit d'une *création*... authentique.

Le talent et la force de Spencer résident dans son «superréalisme»: ce qu'elle nous offre très souvent, ce sont des nouvelles dont l'ambiance (l'atmosphère) d'ensemble frôle l'horrible. C'est toujours un «effet» dont les ingrédients sont le «choc» du monde (un accident); et la perception est si intense et subjective que les points de repère habituels du «réalisme» deviennent flous. Montréal (ou le Mississippi d'une autre nouvelle) «objective» le conflit «réel/perception», étant déjà l'arène des «conflits» (linguistiques-culturels-économiques) posés ici «en termes» de coupure est/ouest. Sur ce plan, Spencer n'innove pas, bien sûr, car les «deux solitudes» associées à Montréal sont assez conventionnelles. Cela étant dit, la nouvelle «montréalaise» à la Spencer a quelque chose d'un tableau «Colville»: précision légèrement désaxée, créant l'espace du rêve à même les détails réels.

C B

Si Clark Blaise est un romancier-nouvelliste fort connu aux États-Unis et au Canada anglophone, il est presque ignoré au Québec francophone. Blaise, comme Elizabeth Spencer, a contribué à la renommée de Concordia, secteur «creative writing», surtout au début des années 1970. Il a enseigné à Toronto, également, et travaille maintenant sous les auspices d'un collège de l'État de New York.

Pourquoi Montréal? 1) Blaise est, comme son nom de famille

l'indique, descendant d'une famille Franco-Américaine. Durant la crise américaine des années soixante (Vietnam, etc.) il décide de revenir à la «patrie» de ses ancêtres paternels et de la réclamer comme domaine d'inspiration et de vie. 2) Montréal, pour Blaise l'écrivain, est tout à fait l'endroit rêvé pour explorer ces thèmes favoris d'aliénation et d'identité, thèmes qu'on retrouve et dans ses nouvelles et dans sa production romanesque. Il n'est pas question ici de résumer les nouvelles «Montréalaises» de Blaise car il en a trop écrit: deux volumes de nouvelles dont plusieurs exploitent les richesses sans fin de Montréal, laquelle est, selon Blaise:

la moins nord-américaine des villes du continent, la plus américaine des villes canadiennes, la plus française aux yeux des francophones et la plus anglaise du Québec aux yeux des francophones. C'est l'endroit rêvé pour moi...³

«L'endroit rêvé» dans le sens de la grande thématique Blaisienne — la crise d'identité, encore articulée en termes de «choc» entre le «réel» et le «rêve»:

I who live in dreams have suffered something real, and reality hurts like nothing in this world...⁴

Ce qu'on peut souligner, cependant, c'est l'approche de Blaise au genre, approche qui semble assez paradoxale:

On a tendance à considérer la nouvelle comme une miniature... Mais dans sa forme la plus pure, il s'agit au contraire d'un grossissement...⁵

À la loupe, donc, Blaise explore, sous différents angles, l'ouest de la ville, la rue Bleury (des nouveaux immigrants), le coin de Sherbrooke et Drummond (l'axe Holt-Renfrew/McGill). Souvent la len-

3. La citation vient de l'une des rares entrevues avec Blaise: Val Clery, «Clark Blaise» in *La Revue Imperial Oil*, Vol. 58, No. 6, 1974, p. 23. Les nouvelles de Blaise mentionnées ici se trouvent dans *A North American Education*, Don Mills, Ontario, Paperjacks, 1973; et *Tribal Justice* (mêmes éditeurs), 1974. Son premier roman, dans lequel la question d'une identité «francophone» se voit sous l'angle du mystère, de l'angoisse, est *Lunar Attractions* New York, Doubleday, 1979.

4. Clark Blaise. *A North American Education*, p. 37.

5. *La Revue Imperial Oil*, p. 22.

tille dévoile des choses désagréables (un tapis infesté de vers) ou cocasses (un loup solitaire arrivant en ville sur un wagon du CP en pleine tempête de neige!). Souvent assez troublé, et même troublant dans ses nouvelles de confrontation des dimensions de son «héritage», Blaise arrive aussi à se moquer, de ses angoisses, de ses «bébittes»:

The French conk out after Manchester (N.H.)⁶

Il faut toujours garder Blaise en perspective: un écrivain «adrift» (à la dérive) entre plusieurs cultures: américaine, canadienne (anglophone) et québécoise. Dans ce sens, il a toujours quelque chose à nous dire, à nous faire voir... Ça peut être assez... «nouvelle».

F I N

Pour terminer, plusieurs nouvellistes américains (de Sarah Orne Jewett à J.D. Salinger) ont écrit des nouvelles dans lesquelles le «fait français» de l'Amérique du Nord est signalé, tout comme le roman américain le fait de temps en temps, et ce en raison de la proximité des cultures-voisines. Relativement peu, cependant, sont ceux qui nous représentent Montréal ou le Québec dans leurs ouvrages. C'est cette perspective «différente» qui risque d'être intéressante surtout, puisqu'il s'agit de notre époque (d'américanisation).

6. Clark Blaise, *Tribal Justice*, p. 158.